 « Vous voyez ce type avec son parapluie ?

Cet inconnu qui ne me lâche pas d'une semelle doit en savoir plus sur moi que certains de mes proches.

Je marche vite et je parle tout seul entre mes mâchoires serrées. Tant pis si les gens me prennent pour un fou. Je n’ai pas pu laisser pousser ma barbe pour parler dedans car il n’y aurait pas eu période plus mal trouvée.

Là, derrière, vous le voyez maintenant ?

Cela doit faire dix minutes qu'a la vue de son costume sérieux sous le regard métallique, mes chaussures se sont empressés de lui semer des pavés dans les yeux .

Ils savent surement déjà qui je suis.

Mes pas accélèrent sur le bitume pour semer l’ennemi-présumé.

Ils doivent être en train d’éplucher ma vie comme une pomme de terre avant de la faire cuire dans l’eau bouillante des détentions arbitraires. On a déjà du leur transmettre l’historique de mes recherches et l intégralité de mes courriers électroniques reçus et envoyés, de mes communications téléphoniques et mes déplacements depuis des années, mon dossier médical, mes films, séries et chansons préférées, et un algorithme a du mettre quelques secondes pour synthétiser ma vie et dresser un portrait de ma personnalité. Seulement, ils sont tombes sur un hic de taille. Cela ne fait qu’ un peu plus de six mois que je suis rentré a Paris. Mais avant cela, ou étais je durant les huit dernières années ?

Pas la moindre trace. J ai numériquement disparu. Complètement sorti des radars.

Ils ont déjà du imaginer tout un tas de raisons a cet exil, qui ne pourrait jamais être selon eux autre chose qu’une cachette pour me faire oublier. Mais de quoi ?

C est la première question qu’ ils ont du poser a leurs logiciels d analyse, dont l’intelligence artificielle a du voir rouge tant elle trouve inacceptable qu'un individu ne laisse pas de données. Et ces froides mathématiques n en demandent pas tant pour s empresser de vous suspecter des crimes les plus odieux.

Quant a la rareté ou l originalité, elles ne font que rajouter quelques kilos de soupçons..

Derrière Marc, mon premier prénom, se cache Issam, mon second.

Vous voyez ce type , ou bien je suis le seul à le voir ?!

A cause de mon téléphone portable, ils peuvent me localiser partout , jusqu’ici dans le 20ème arrondissement où je suis revenu mettre les pieds pour rendre visite à un vieil ami, et qu’un mauvais pressentiment me poursuit depuis la sortie du métro porte de Bagnolet.

Plus j y pense, plus je réalise a quel point c’est une mauvaise idée d'aller voir Gwen. Mais les questions m’ ont tellement brûlé l esprit qu’ elles ont blanchi toutes mes nuits. Il faut que je sache.

En consultant son profil facebook, j’ai été surpris d apprendre que Gwen habite toujours au même endroit que lorsqu’on était gosses. Rue saint blaise. Sa mère a du lui laisser l appartement. J ai également vu sa concubine, ses amis, son boulot, ses hobby, le périscope de la fête qu’il faisait la nuit dernière en boîte, donc il doit être encore au lit a cette heure-ci, puis j ai trouve son numéro en ligne mais je ne l ai pas appelle. Les questions que je devais lui poser exigeaient un face a face..

En y réfléchissant, même si ils ne m’espionnent pas encore, il suffit qu’ils surveillent son téléphone pour qu’ils identifient immédiatement le mien des que j'arrive chez lui.

Comme si mes inquiétudes m'entrainaient violemment dans la gueule du loup.

Une fois que je l'aurai vu, il faudra absolument que je change de puce, que j’achète un vieux modèle de téléphone et que je jette au plus vite ce maudit Smartphone à la Seine.

Ensuite, il faudra que je supprime immédiatement mes comptes Facebook et twitter. Même s ils ont déjà sûrement étudié au scalpel le moindre de mes déplacements antérieurs et reconstitué en organigramme l’architecture de mes cercles de fréquentations... Aussi stressés qu’ils puissent être, mes pas n’empêcheront pas cette loupe géante de surgir au dessus de ma tête tremblante pour la scanner jusqu'aux pieds.

Je marche vite car mon passé tente de me rattraper.

Est-ce que vous voyez ce type, avec son costume de mort et son parapluie ?

Non, celui qui marche derrière moi. Ce stupide inconnu qui surestime sa discrétion en s’arrangeant pour laisser toujours une quinzaine de mètres et une dizaine de badauds entre nous. Il m'a tellement foutu la trouille que j ai dû changer mon itinéraire, quittant la rue de Bagnolet en remontant par la rue des prairies au lieu de descendre la rue saint blaise. Impossible daller voir Gwen au sujet d Ali avec un type des renseignements collé aux basques.

Comment j’ai compris qu’il me suivait ? Le plus simplement du monde : parce qu’il ne pleut pas. Aucune goutte n’a coulé sur le décor triste et gris du boulevard Ménilmontant que je remonte nerveusement pour rejoindre maintenant l’avenue Gambetta. « Gambet’ », un quartier ou on trainait la nuit à gambettes mon cousin et moi, tuant l ennui sur la place avant de rentrer chez lui.

Je me demande quel type d’arme avec silencieux ce lâche peut cacher dans le parapluie qu’il vient d’abaisser. Mais je ferais mieux de ne plus me retourner si je ne veux pas qu’une réponse impatiente me rajoute quelques orifices inutiles.  Je force mes pas angoissés en longeant le cimetière Père Lachaise et en me disant que j’aurais pu choisir mieux comme bifurcation, chassant de ma tête ce que Jim Morrisson chante encore en boucle à son seul ami depuis la tombe sous laquelle des fans recueillis croient toujours qu’il repose.

Je ne sais pas si je suis quelqu’un de bien. Ce que je sais en tout cas, c’est que je ne suis pas un putain de terroriste. Non, je conchie ces lâches qui fuient l’humanité avant de quitter le monde, pensant troquer leur vie ratée sur terre contre un au-delà chaleureux , repeignant leur folie vengeresse aux couleurs d’une religion qu’ils ignorent, et se croyant courageux en droguant leurs quelques neurones pour se faire exploser au milieu d’innocents désarmés. Ces déséquilibrés en désespérance, croyant découvrir un mode de suicide leur promettant le bonheur éternel, et qui pour venger leurs frères, tuent des gens qui pourraient être leurs frères, et qui se suicident par conséquent deux fois, commettant la pire injustice en pensant la combattre, se suicidant ainsi encore une troisième . Ils pensent aller au paradis, alors que l’enfer, c’est eux.

Ma silhouette muette accélère pour se fondre parmi les passants de la place Gambetta. Plusieurs établissements et immeubles portent encore les stigmates de la violente manifestation du mois dernier, quand plusieurs grandes villes de France ont tremblé un peu partout sous le volcan des mouvements de colère contre la vie chère et la précarité. Un coup d’œil furtif vers ces cafés ou je m’engouffrais à l’époque avec mon cousin pour rappeler le numéro qui venait d’apparaitre sur mon bipper, ou quand on venait y boire un café , car il faisait trop froid pour refaire le monde sur un banc, et que nos yeux brillaient comme nos dents autour de nos anecdotes hilarantes, et nos moqueries narquoises et cinglantes tournant à la dérision cette vie, cette ville et ces vilains.

J’attends de débouler dans la rue Pelleport pour me retourner à nouveau. Soit j’ai semé le tueur au parapluie, soit j’ai pris une bonne avance sur lui. J’entame une petite foulée, dans cette rue même ou je jouais au foot avec le cousin et des amis sur nos petites jambes de dix ans, soit il y a déjà 37 ans de cela.

Soudain, une sirène retentit. Des passants tournent brusquement la tete. Les gens sont a cran depuis l’attentat de la semaine dernière.

Arrivé en sueur dans la rue de Bagnolet, je tourne aussitôt à gauche et accélère en direction de la station de métro. Là aussi, en chemin, devantures de commerce baissées et lampadaire pas encore réparé témoignent d'une époque bien changée depuis celle que je me remémore en descendant les escaliers pour me réfugier dans la chaleur métropolitaine. L’homme au parapluie ira prendre quelqu’un d’autre en filature.

La rame de métro arrive aussitôt. Je m’imisce parmi les moutons qui montent apres avoir attendu que les autres en soient descendus. Pas trop de monde dans le wagon. Mais au moment où la sonnerie retentit et que les portes se referment, j’aperçois le malade au parapluie qui bondit tout d’un coup pour tenter de se faufiler entre elles.

Elles se referment violemment sur lui.

Comment a-t-il fait pour me suivre jusqu’ici ?!

La sonnerie continue de rugir et il se débat sous sa tete rougie. Personne ne réagit, sauf quelques tetes amusées qui sourient en cachette.

Je m’empresse d’aller vers lui. Il me regarde, surpris.

-Attendez, je vais vous aider, lui dis-je à travers un sourire en le poussant d’un grand coup d’épaule.

Les portes claquent entre ma mine réjouie et la sienne énervée , restée à quai, qui me jette des éclairs à travers la vitre qui lui échappe ainsi que la rame partie.

Dans ce monde ou chacun est roi, plus personne n’aide personne. A chacun son royaume. Chaque roi est seul sous la pluie.( pas d ombre mar un temps pluvieux ! Retravailler la metaphore) Pour se couvrir, tous s’assoient au fond d’une grotte et regardent les ombres défiler sur le mur, mais au lieu de se retourner, leur seul reve est de devenir l’une de ces ombres qu’ils regardent tous. Les couronnes s’entrechoquent dans les rames de métro bondées aux heures de pointe. Elles s’abaissent en journée, puis se redressent dans les rayons et à la caisse ou via un smartphone devant une assemblée de fidèles amis inconnus. Chaque roi qui arpente le couloir du métro est le nombril du monde. Monde dont il n’est même plus poussière, mais image de poussière. Chaque roi est un esclave. Il ne s’en rend pas compte mais dans sa tête, le roi est mort. Vive le roi !

Je slalome entre les obstacles humains dans le couloir de la station Opéra, tout en commençant à me dire que je me suis débarrassé du type au parapluie un peu trop facilement…Trop facilement pour qu’il s’agisse vraiment d’un policier en civil ou d’un agent des services relié à ses collègues par une oreillette. Peut être que je suis parfois un petit peu parano sur les bords…mais qui ne le serait pas à ma place ? Depuis deux jours, et du matin au soir, toutes les télés affichent en boucle la photo de l’ennemi public numéro 1. Le principal suspect dans l’affaire de l’attentat de mardi dernier. Cette photo hante ma cervelle et me donne la chair de poule, car c’est celle de mon meilleur ami d’enfance.

S’ils remontent le fil des mes historiques jusqu’à un certain point, ils seraient peut-être capables de me prendre pour un terroriste. Ils pourraient tomber sur tout un tas de chose, qui sait comment ils pourraient les interpréter ?

J’arrive sur le quai d’en face. Je m’assieds lentement entre deux vieilles dames. Il faut que je retourne vite au 20ème pour aller chez Gwen. Un des deux dames tourne la tête vers moi. Elle m'observe. Heureusement que je ne suis pas typé.

Me rendre à la police ?

Pourquoi me rendre ?! Je ne suis pas coupable, bordel ! Je n'ai aucun rapport avec ces …A part cette saloperie d’Ali, bien sur…cet oiseau de malheur envolé de notre passé et revenu mettre ses sales pattes sur l’arbuste fragile de ma tremblante existence. Qui aurait jamais pu imaginer ça ? Il a fallu que ce soit l’intello de la bande, l’intello du quartier, ce salopard qui a porté des lunettes sur le nez toutes ses années pour finir par faire exploser une bombe sur des passants !

Comme si tous les malheurs de notre époque actuelle ne suffisaient pas…Les temps sont de plus en plus durs, et la vie d’aujourd’hui des plus difficiles.Ca fait plus de six mois que je suis revenu vivre en France, dans ma ville natale, Paris l’ingrate.

Son métro sent toujours la même odeur sous-terraine.

Le panneau affiche les deux minutes à patienter avant l’arrivée de la prochaine rame en destination de Gallienni.

La capitale a tellement changé. Je l’ai trouvée incroyablement blanchie. Comme les blanchiments des dentistes qui font ressembler les dents à des dentiers. Mais pas assagie. De plus, ce nouvel attentat a ensanglanté la vie des Parisiens. Ca faisait quatre ans qu’ils avaient été épargnés, et beaucoup osaient croire en secret que ça ne se reproduirait plus jamais. Désormais , Les policiers sont à cran, les gens encore plus froids et méfiants qu’à l’accoutumée

C’est toute la politique antiterroriste, anticriminelle, et plus globalement, toute la politique de remigration entamée depuis quelques années qui voit à présent le fruit de ses actions sévèrement remis en question.

En 2018, les allocations familiales étaient supprimées en cas d’infraction à la loi par l’un des enfants du foyer. L’année suivante, un cheque de 30 000 euros était remis pour chaque ménage choisissant de quitter la France pour un retour au Maghreb ou en Afrique subsaharienne. La même année, une partie des cités HLM commençaient à être détruites. C’était l’heure d’éclore pour de nouveaux quartiers pavillonnaires, dont les pétales jaunes grands ouverts se chargèrent d’accueillir les classes moyennes dans ces territoires reconquis.

Durant l’année 2022, la loi Philippot élargit la déchéance de nationalité française pour les binationaux à tous les crimes et délits.

Aujourd’hui, les « arabes et les noirs » ont presque disparus de France. Ces français de seconde zone, bloqués dans cette zone de la première à la quatrième génération, qu’on n’a jamais cessé d’appeler  les « arabes » et les « noirs », ont remigré pour la plupart d’ entre eux.

Seuls les assimilés sont restés dans les villes, car leur travail a rencontré la chance pour engendrer une bonne situation dans le monde du tertiaire, qui paraissent encore plus blancs que blancs sous leurs vêtements à la pointe de la mode, dévorent deux fois plus de porc et arrosent deux fois plus les diners où ils postillonnent leurs origines exotiques en chantant les louanges de la réussite au mérite.

D’autres sont restés loin des villes, au ban du ban, dans les dernières cités hlm qui n’ont pas encore été rasées, cachés dans le sursis obscure de leur dernière couronne. Attendant jusqu’à ce que le dernier bloc de leur prison à ciel ouvert soit réduit en poussières, certains espérant peut être que le cheque de départ soit encore revu à la hausse. Et ils végètent en attendant qu’on les arrose, sans aucun travail depuis qu’on a exigé des main d’œuvre peu ou pas qualifié de ne plus avoir la peau pigmentée, et que les nounous, femmes de ménages, plongeurs, ouvriers, manutentionnaires d’origines maghrébine et d’Afrique noire ont été remplacés par de blancs chrétiens d’Europe de l’Est ou par la France sans diplôme, lesquels commencent déjà a céder la place aux programmes informatiques et aux objets connectés.

Mais la grande majorité des éternels immigrés ont finalement accepter de rentrer dans le pays de leurs grands ou arrières grands parents, s’efforçant après des générations entre parenthèses de renouer avec leur sang.

Une rumeur raconte toutefois qu’une infime partie d’entre eux aurait refusé d’infléchir sous ce vent soufflé sur leur destinée. On aurait subitement perdu leur trace. Ils auraient disparu dans la nature. Leurs cités dortoirs se sont bel et bien définitivement endormies, éteintes tels les temples incas, mais aucun cheque ne leur aurait été versé, et aucun registre de passagers ou enregistrement de passeport ne prouverait qu’ils ont bien débarrassé le plancher national. Comme s’ils avaient refusé le retour vers le passé, ou le retour à une case départ qui n’est pas la leur, mais celle de leurs géniteurs, comme si leur fierté avait refusé de retourner à l’aéroport de leurs famille d’origine avec des bagages d’échec lourds de honte, faisant tomber le masque menteur de toutes leurs visites antérieures. Ou bien comme si ils avaient refusé qu’une vie déjà peu sensée soit soudain complètement vidée de sens. Ou comme s’ils avaient refusé de chuter dans un ascenseur social international prêt à s’écraser dans un pays dont ils n’ont en réalité jamais connu ni la langue ni l’esprit, ni leurs lointains cousins qui, s’ils parvenaient à les retrouver, risqueraient de les accueillir avec le sourire aiguisé d’une hospitalité pickpocket.

Subitement disparus, et nulle part recensés. Anges déchus, ou apatrides évaporés… Quand on daigne évoquer leur modeste sujet, on les appelle les disparus, comme dans la série télé.

La télé…Tout mon cauchemar a commencé il y a deux jours, alors que je mangeais un bol de céréales devant un film policier, et qu’il fut subitement interrompu par un flash info. La police et la brigade anti-terroriste avaient identifié deux suspects pour l’attentat sanglant du mois dernier. Une première photo apparut, avec l’identité sous la sale trogne, puis une deuxième photo la remplaça, qui me fit regretter sur le moment d’avoir des yeux. Mon bol se brisa par terre dans une rivière de lait aux céréales dans laquelle baignaient mes pieds crispés comme mon poing sous la grimace.

C’était Ali.

L’un des plus grands chocs de ma vie. Je n’en croyais pas mes nerfs optiques. Ce fils de…non, je connais trop sa mère…ce fils de sa mère la grand mere!Le plus grand choc de ma vie… Si fort qu’il secoua toute mon existence, comme pour me réveiller d’un sommeil qui avait duré des années. Un alliage de haine, de surprise et de dégout que le sort m’offrit alors en alliance sur le doigt d’honneur que je lui adressais.

« Ali Bengour, français d’origine marocaine âgé de 48 ans résidant en Grande Bretagne. Il a été identifié au volant de la Golf noire et blanche au péage de …

La voix de la présentatrice résonne toujours dans mon crane alors que je monte dans la rame. Je préférerais tant juste téléphoner à Gwen mais notre conversation n'aurait rien de privée, et chacun de ses mots serait susceptible de me revenir en boomerang dans la bouche dans un infâme procès.

Je sors par la même bouche de métro que lorsque je quittais ma banlieusarde cité des Pins pour venir passer le week-end end chez mon cousin Isma et ses parents dans ce chaleureux 20ème. .. Ma mère m’envoyait ainsi chez mon oncle pour que je goûte du Paris et m’évade de mon cercle routinier, soufflant ainsi des bulles de savons jalonnant toute mon enfance et mon adolescence, week-ends et vacances scolaires dans cet arrondissement populaire et mélangé où ma foi, avec mon cousin et notre petite bande d’épicuriens à culottes courtes puis à survets larges, nous avons traversé les années 90 dans un vent de fougue, d’insouciance et de découverte.

Parmi les membres de notre petite équipe, il y avait Gwen. Sa maison donnait sur un parc, alors quand on allait dormir chez lui, Isma et moi, on passait tous les trois par la fenêtre en funambules nocturnes et on escaladait la grille pour avoir le parc entier pour nous, on grimpait en haut d’un arbre avec une bouteille de vin blanc et sa guitare sèche pour crapoter sur des chants improvisés. J'y ai pensé en souriant en apprenant qu' il est revenu habiter les murs de son enfance…

A l’adolescence, j’ai quelques fois ramené Ali avec moi pour passer le week-end end chez Gwen, afin de lui faire prendre l'air à lui aussi.

Puis le temps nous a tous fait grandir, chacun à sa manière, et les années nous ont progressivement éloignés de Gwen. Mais un jour, j'ai découvert à ma grande surprise qu’Ali était resté en contact avec lui. Sans que personne ne le sache. Au quartier, dans notre Cité des Sapins, Je suis parti gueuler son prénom en bas de son bloc pour que la tête de sa petite sœur espiègle apparaisse à la fenêtre 12 étages plus haut avant de partir frapper à la porte de sa chambre en l’informant de ma présence. Le téléphone portable n’existait pas à l’époque. On devait utiliser nos jambes et nos cordes vocales. Alors Ali est descendu et on est partis tirer sur un joint sous le porche du bâtiment D transformé pour l occasion en salle d’interrogatoire. Je voulais savoir quelle était la nature réelle de sa relation avec Gwen, autrement dit, quel était le plan qu’il mijotait. Je ne fréquentais plus ce vieux pote du 20ème, mais je ne voulais pas que mon ami des Sapins le dépouille d’une manière ou d’une autre. Ali était un gentil chez nous, mais un gentil chez nous, ca pouvait être un diable chez eux. Gwen n’était qu’un petit bourgeois mais à nos yeux, c’était un fils de millionnaire, et la structure- même de la société rendait ce genre de relation suspecte. Pour moi, c’était un ami d’enfance. Mais pour Ali, il ne pouvait être qu’un coffre fort dont il connaissait déjà un bout du code secret. Ali avait tout a gagner et l’autre, tout à perdre. Gwen avait déjà quelques amis de cité à peau foncée pour viriliser son image devant le lycée . Alors j’ai interrogé Ali, pire que la police, mais il a passé l’épreuve haut la main, comme il a d’ailleurs su le faire tout au long de son cursus scolaire, et il m’a indiqué à ma grande surprise que c’était des discussions d’ordre socio-politico-philosophique et autres centres d’intérêt communs qui les avaient rapprochés et maintenu en contact. J’ai voulu vérifier s’il se foutait de moi, mais il paraissait tout à fait sincère. De plus, à ma connaissance, c’était le seul jeune de la cité des Sapins que l’on pouvait croiser dehors avec un livre de Machiavel ou de Platon à la main, ça faisait sourire d’ailleurs, certaines mauvaises langues racontaient même qu’il n’avait jamais lu une seule ligne de ces signes extérieurs de culture, mais ce qui est sur, c’est que ces mauvaises langues n’avaient jamais lu chez les autres que les pires lignes de leur propre jalousie. En fait, je crois surtout qu’il n’y a jamais eu un seul banc ou un seul hall d’immeuble dans tout le quartier où Ali a pu discuter une seule fois d’un de ses bouquins avec n'importe quel mec de son âge. L’exception à la règle souffre de solitude. La soif de connaissance d’Ali, son ouverture d’esprit, c’était une résistance au système, mais cette révolution se faisait seulement dans sa petite tête, laquelle continuait de se faire contrôler par la police malgré les jolies lunettes qu’elle ornait. Alors s’il avait pu trouver en Gwen, issu d’une famille de journalistes de gauche, un point de chute sur la capitale doublé d’une bulle d’air de partage culturel, c’est peut-être moi qui m’étais rendu coupable d’un excès de méfiance.

Je traverse le jardin intérieur puis je monte les marches qui mènent à l’appartement de Gwen. Pour le code, je me suis débrouillé. Arrivé devant sa porte, la partie la plus prudente de mon esprit m’affiche l’image de son visage torturé qui m'ouvre avant que j’aperçoive soudain Ali derrière lui avec un flingue à la main. C’est seulement maintenant que cette idée me vient. Quand un terroriste en cavale n’a pas le temps de quitter la ville, la première chose qu’il cherche, c’est une planque. Et une fois qu’il la trouve, il y reste. Et qui peut bien être la seule personne qu’il connaisse a Paris ?

Et si mon cauchemar se trouvait juste de l’autre côté de cette porte ?

Mes pieds bougent nerveusement.

Si c'est vrai, alors il m' a forcément vu venir par la fenêtre…

Il serait peut être plus judicieux de vite m’échapper de là. Ma main n’a plus du tout envie de sonner.

Non. Je vais laisser tomber.

Mais la porte s’ouvre devant moi.